

dans une activité extra-légale. L'existence détermine la conscience, même pour les révolutionnaires et si ceux-ci doivent entreprendre de devancer, de prévoir et d'organiser une illégalité future, ce ne peut être le cas que d'une très petite minorité (et encore commet-elle bien des erreurs comme nous le savons déjà) et non le cas d'une orientation politique pour quelques milliers de militants ! Il est vrai qu'il n'y a pas des distinctions absolues entre une période de légalité et d'illégalité : la distinction ne se trouve pas là, elle se trouve dans le type de tâches illégales que l'on peut faire dans une période de légalité (en bénéficiant à plein de celle-ci) et d'autre part dans l'importance des forces militantes, techniques et financières que l'on y investit. Non seulement on n'y investit pas toute l'organisation mais on dose ce qu'on y investit. Non seulement on ne fait pas de confusion globale entre l'orientation politique du travail illégal et ce qui ressort du travail illégal, mais on distingue soigneusement les deux, formellement, tout en les faisant se compléter sur le fond. Et là, le poids et la responsabilité des directions centrales est plus que jamais nécessaire pour assurer cette synthèse : c'est en leur sein que **démocratiquement** ce dosage doit se discuter en fonction de la situation politique.

Construire les directions centrales et un appareil capable de préparer la prise du pouvoir est indispensable même si nous pensons que le plus important pas en avant sera fait dans le cadre même du processus de prise du pouvoir. Laisser planer l'idée que l'accumulation

primitive de cadres ouvriers, que la formation marxiste des militants, la construction lente et patiente d'un appareil sont des tâches secondaires et non solubles (puisque l'on va passer de fait dans une situation d'illégalité) serait profondément désorganisateur et constituerait un changement complet de notre ligne et de notre orientation depuis le deuxième congrès. A une double politique du pouvoir il faut savoir donner une double réponse, distinguer la part de l'une et la part de l'autre, ré-ajuster cette partition en fonction de la conjoncture politique. C'est là l'idée qu'il faut donner à l'organisation si nous ne voulons pas d'une part qu'elle méconnaisse l'importance politique de cette question, et d'autre part si nous ne voulons pas voir se développer des cliques « militaires » de plus en plus extérieures au **travail d'ensemble**.

Ainsi cette première partie s'inscrit en faux contre les « quelques formules hâtives » des camarades de Toulouse et de Montpellier.

Le texte 30 ouvre véritablement une discussion en donnant une systématisation d'une orientation possible qui n'apparaît qu'en filigrane ou par morceaux dans le texte No 28. Mais ce qui manque au texte 30 c'est une référence à la crise du stalinisme un tant soit peu précise : les particularités historiques et actuelles du mouvement ouvrier dans le midi, les places respectives qu'occupent le PC, le PS, les organisations syndicales et les organisations paysannes ne peuvent être systématisées à l'échelle nationale, bien au contraire.

## 2- périphérie ouvrière et cadres organisateurs de la classe

Le texte No 28 explique que « fondamentalement c'est la jeunesse ouvrière qu'il nous faut gagner car c'est elle qui est la plus à même d'assumer notre projet de construction du parti, les tâches d'auto-défense ouvrière et le débordement du PCF ». Plus loin encore, l'affirmation est répétée « finalement notre socle pour la construction du parti est avant tout la jeunesse ».

C'est là un trait commun au texte 28, au texte 30 et à un certain nombre de discussions qui ont eu lieu dans l'organisation (au CC d'avril) et qui correspond en matière de travail ouvrier à des préoccupations réelles.

Le texte 28 énumère ce qui selon les rédacteurs compose « l'avant-garde ouvrière large » et dénombre « quelques cadres organisateurs de la classe », un certain nombre de cadres intermédiaires et surtout la jeunesse ouvrière.

Il y a là matière à discussion sur la dialectique entre « cadres organisateurs de la classe » et jeunesse ouvrière, entre gros bastions ouvriers et secteurs périphériques à la classe ouvrière.

Il serait effectivement dangereux de croire que « les raisins sont trop verts » avec les « cadres organisateurs de la classe » et abandonner le type de travail qui consiste à

s'adresser à eux, et inversement il serait illusoire de travailler en leur direction sans s'appuyer sur les expériences de lutte de la jeunesse ouvrière, sans l'exemple du dynamisme et de la combativité de secteurs périphériques.

Ceci dit, il faut faire la part de l'importance du travail en direction des gros bastions ouvriers et des cadres syndicaux solides qui s'y trouvent et la part des forces à investir dans les secteurs en friche, sans traditions, et dans la jeunesse inexpérimentée. Car si **tout le monde** est d'accord pour parler de la dialectique du travail entre la périphérie ouvrière et les gros bastions ouvriers (encore que des discussions ont eu lieu en CC — avril 72 — où il était question de l'inintérêt complet des « vieux bastions »), là où il risque d'y avoir glissement c'est sur la manière de faire la partition. Et ceci repose par un autre biais la question du contournement du PCF, de l'analyse de la crise du stalinisme que nous avons abordée dans la première partie de ce texte : nul ne s'étonnera de retrouver sur cette question la suite des critiques à porter au texte 30.

Le texte va plus loin que le texte 28 qui hésite sur la part à faire dans « notre grille d'intervention » ; voici la citation :